

*Si j'osais mettre à vos genoux charnus
 *Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus ;
 Si je chantais cette haute fortune,
 L'objet des vœux de Flavacourt la brune¹ ;
 *Si je chantais ce tendre et doux lien,
 Ce nœud si cher quoique si peu chrétien,
 Formé, béni par la vieille éminence,
 Maudit, rompu par ce prélat bigot,
 Et resserré par ce grand roi de France,
 Malgré l'avis et les serments d'un sot² ;
 Si de l'Amour je déployais les armes ;
 Si je disais... non, je ne dirai mot ;
 *Je serais trop au-dessous de vos charmes.
 *Dans son extase enfin le moine noir
 *Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
 *D'un œil avide et toujours très modeste,
 *Il contemplait le spectacle céleste
 De tous ces rois accouplés bout à bout :
 Charles Second sur la belle Portsmouth ;
 George Second sur la tendre Yarmouth :
 Et ce dévot roi de Lusitanie³
 En priant Dieu se pâmant sur sa mie ;
 Et ce Victor⁴, attrapé tour à tour
 Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
 Mais quand au bout de l'auguste enfilage
 Il aperçut, entre Iris et son page,
 Percant un cul qu'il serrait des deux mains,
 Cet auteur roi, si dur et si bizarre,
 Que dans le Nord on admire, on compare
 A Salomon, ainsi que les Germains
 Leur empereur au César des Romains⁵ :
 *« Hélas ! dit-il... (K.)

1. Mme de Flavacourt* était sœur de Mme de Châteauroux. On prétendait qu'elle aspirait à la même place ; et les courtisans attribuaient à ses vœux ambitieuses la résistance qu'elle avait opposée au goût passager du roi. (K.)

2. Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le siège de Fribourg, époque du raccommodement ; mais la nouvelle faveur de Mme de Châteauroux n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer. (K.)

3. Jean V, roi de Portugal. Voltaire a dit de ce prince que ses fêtes étaient des processions, ses édifices des monastères, et ses maîtresses des religieuses. (R.)

4. Victor-Amédée, roi de Sardaigne. (R.)

5. Ces vers ne sont pas de M. de Voltaire. *Entre Iris et son page* n'est qu'une répétition du vers (333) sur Henri III :

Quitte en riant sa Chloris pour un page.

Le nom de Salomon du Nord, dont on se moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de Voltaire lui-même dans une lettre au roi de Prusse, du 26 mai 1742 :

Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,

et nous avons d'ailleurs des raisons décisives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, soit capucins, soit proposants. (K.)

* Hortense-Félicité de Mailly de Neelle, née à Paris le 14 février 1715, épousa, en 1739, François-Marie de Fouilleuse, marquis de Flavacourt. (R.)

Vers 403. — Edition de 1756 :

*Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
 Les deux gigots sur sa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin. (K.)

Vers 425. — Edition de 1756 :

*Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
 Chandos, suant, et soufflant comme un bœuf,
 Cherche du doigt si l'autre est une fille :
 « Au diable soit, dit-il, la sottise aiguille ! »
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
 Il veut encor secouer sa guenille.
 *Jeanne échappant...

On reconnaît encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embellissements étrangers ; nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque. (K.)

CHANT QUATORZIÈME¹

DE L'ÉDITION DE 1756

CORISANDRE

*Mon cher lecteur sait par expérience
 *Que ce beau Dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
 *Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfants,
 *A deux carquois tout à fait différents.
 *L'un a des traits dont la douce piqure
 *Se fait sentir sans danger, sans douleur,
 *Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
 *Et vous y laisse une vive blessure.
 *Les autres traits sont un feu dévorant,

1. Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été supprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes. (K.) — Le chant de *Corisandre* parut pour la première fois dans l'édition de 1756. (R.)

* Dont le coup part et brûle au même instant ;
 * Dans les cinq sens il porte le ravage ;
 * Un rouge vif allume le visage.
 * D'un nouvel être on se croit animé,
 * D'un nouveau sang le corps est enflammé ;
 * On n'entend rien, le regard étincelle¹.
 * L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
 * Qui sur ses bords s'élève, échappe, et fuit,
 * N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
 * De ces désirs dont l'excès vous poursuit².
 Vous connaissez tous ces états, mes frères ;
 Mais ce tyran de nos âmes légères,
 Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
 Faisait alors un bien plus plaisant tour.
 Il fit loger, entre Blois et Cutendre,
 Une beauté dont les aimables traits
 Auraient passé tous les charmes d'Agnès
 Si cette belle avait eu le cœur tendre,
 Beau don qui vaut tous les autres attraits.
 C'était la jeune et sotte Corisandre.
 L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
 Homme d'église, et jeune bachelier,
 Dès qu'il verrait cette belle imbécile,
 Perdit le sens à se faire lier.
 Mais les valets, le peuple, espèce vile,
 Étaient exempts de la bizarre loi :
 Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi,
 Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
 L'art d'Esculape et cent grains d'ellébore
 Contre ce mal étaient un vain secours ;
 Et la cervelle empirait tous les jours,
 Jusqu'au moment où la belle innocente
 Pour quelque amant serait compatissante :
 Et ce moment du ciel était prescrit
 Pour que la sotte eût un jour de l'esprit.
 Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
 Pour avoir vu Corisandre une fois,

1. Variante ; édition de 1756 :

Sans réfléchir le geste et l'acte suit.
 L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
 Qui, sur les bords du broc qui la recèle,
 S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
 N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
 Du feu d'amour quand en nous il agit.
 Vous connaissez... (K.)

2. Quelques vers qui appartenaient primitivement au chant de *Corisandre* ont été transportés par Voltaire dans d'autres endroits de son poème quand il se décida à supprimer en entier cet épisode. Ainsi les dix-neuf vers qui précèdent servent aujourd'hui d'argument au chant XXI. Ils faisaient partie du chant XV dans les éditions de 1755. (R.)

Avait perdu le sens et la mémoire.
 L'un se croit cerf, et broute dans les bois :
 L'autre imagine avoir un cul de verre ;
 Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
 Il va criant qu'on casse son derrière :
 Bertaud se croit du sexe féminin,
 Porte une jupe, et se meurt de tristesse
 Qu'à la trousseur nul amant ne s'empresse :
 D'un large bât Mérardon s'est chargé ;
 Il se croit âne et ne se trompe guère,
 Veut qu'on le charge et ne cesse de braire :
 Culand¹ se croit en marmite changé,
 Marche à trois pieds ; une main pose à terre,
 L'autre fait l'anse. Hélas ! chacun de nous
 Pourrait fort bien se mettre au rang des fous
 Sans avoir vu la belle Corisandre.
 Quel bon esprit ne se laisse surprendre
 A ses désirs ? et qui n'a ses travers ?
 Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.
 Or Corisandre avait une grand'mère,
 Femme de bien d'une humeur peu sévère,
 Dont en secret l'orgueil se complaisait
 A voir les fous que sa fille faisait.
 Mais de scrupule à la fin obsédée,
 Elle eut pitié d'un si triste fléau :
 Notre beauté, si fatale au cerveau,
 Fut dans sa chambre étroitement gardée ;
 On fit poster, pour garder le château,
 Deux champions à la mine assurée,
 Qui défendaient l'accès de la maison
 A tout venant qui risquait sa raison.
 La belle sotte, ainsi claquemurée,
 Filait, cousait, et chantait sans penser,
 Sans nul regret qui vint la traverser,
 Sans goût, sans soins et sans la moindre envie,
 De s'appliquer à guérir la folie
 De ses amants ; ce qui n'aurait tenu
 Qu'à dire oui si la belle eût voulu.
 Le fier Chandos, encor tout en colère
 D'avoir manqué sa gentille adversaire,
 Vers ses Anglais retournait en grondant,
 Semblable au chien dont la vorace dent
 Saisit en vain le lièvre qui s'échappe ;
 Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe,
 Puis vers son maître approche à petits pas,
 Portant la queue et l'oreille fort bas.
 Chandos maudit son animal revêche,
 Qui lui fit faute en ce brave duel.

1. Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms, pour susciter des ennemis à M. de Voltaire. (K.) — Au lieu de Bertaud, Mérardon, et Culand, on lisait Goyon, Valori et Sablé. (R.)

Son général cependant lui dépêche,
 Pour le hâter, un jeune colonel,
 Brave Irlandais, nommé Paul Tirconel,
 Portant l'air haut, une large poitrine,
 Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
 Au sourcil fier; on voit bien à sa mine
 Qu'il n'a jamais essayé cet affront
 Qui de Chandos faisait rougir le front.
 Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
 De Corisandre arrivant à la porte,
 Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
 Crie: « Arrêtez! gardez-vous d'entreprendre
 De pénétrer jusques à Corisandre,
 Si vous voulez garder le sens commun. »
 Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
 Pousse en avant, et, frappant en furie,
 D'un coup d'estoc renverse à douze pas
 Un des huissiers, qui se démet le bras,
 Et, tout meurtri, roule loin sur le sable.
 Paul Tirconel, non moins impitoyable,
 De l'éperon donne à la fois deux coups,
 Lâche la bride et serre les genoux.
 Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
 Saute, bondit, et passe sur la tête
 De l'autre huissier qui lève un œil confus,
 Reste un moment interdit et perclus,
 Et, se tournant, reçoit une ruade
 Qui vous l'étend près de son camarade.
 Tel en province un brillant officier,
 Jeune, galant, aigrefin, petit-maitre,
 Court au spectacle, et rosse le portier,
 Gagne une loge, et, placé sans payer,
 Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
 La suite anglaise arrive dans la cour:
 La vieille dame y descend éplorée.
 A ce grand bruit, Corisandre effarée
 Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
 Chandos leur fait un compliment fort court,
 En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
 Mais observant l'innocente figure,
 Ce teint de lis, ces charmes succulents,
 Ces bras d'ivoire, et ces tétos naissants
 Que de ses mains arrondit la Nature,
 Il s'en promet une heureuse aventure;
 Et Corisandre, à l'hébéte maintien,
 Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
 Pour Tirconel, d'une façon gentille,
 Il salua la grand'mère et la fille,
 Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
 Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux fous.
 Chandos atteint de cette même maladie,
 En maquignon, natif de Normandie,

Pour un cheval prend la jeune beauté,
 Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté;
 Et puis claquant sa croupe rebondie,
 D'un demi-tour s'élançe sur son dos.
 La belle plie, et tombe sous Chandos;
 Quand Tirconel, par une autre manie,
 Au même instant se croit cabaretier,
 Et prend la belle à genoux accroupie¹
 Pour un tonneau; prétend le relier
 Et le percer, et surtout essayer
 De la liqueur que Bacchus a rougie.
 Tout chevauchant, alors Chandos lui crie:
 « Vous êtes fou! God dam! L'esprit malin
 A détraqué, je crois, votre cervelle.
 Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
 Mon cheval blanc à crinière isabelle!
 — C'est mon tonneau, j'en porte le bondon.
 — C'est mon cheval. — C'est mon tonneau, mon frère. »
 Également tous deux avaient raison².
 Chacun soutient sa brave opinion.
 Un jacobin se met moins en colère
 Pour saint Thomas, ou tel autre saint père,
 Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
 Des démentis en réplique et duplique,
 Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
 Mon style honnête épargne à mon lecteur,
 Mots effrayants pour qui d'honneur se pique³,
 Font que déjà nos illustres Bretons
 Ont dégainé leurs fiers estramaçons.
 Comme le vent, dans son faible murmure,
 Frise d'abord la surface des eaux,
 S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux,

1. Variante; édition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
 Pour le percer et pour le soutirer,
 Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
 Tout chevauchant... (K.)

2. Variante; édition de 1756 :

Ils soutenaient leur folle opinion,
 Avec l'ardeur dont un moine en colère
 Plaide en faveur du dévot scapulaire.
 Et d'Olivet... (K.)

3. Variante; édition de 1756 :

Mirent en feu nos illustres Bretons,
 Qui se narguaient de leurs estramaçons.
 Comme le vent, d'abord faible, murmure,
 S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux
 Trop agités pour résister aux eaux
 Répand l'horreur... (K.)

Répand l'horreur sur toute la nature ;
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire,
Puis se fâcher, puis, dans leur noir délire,
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
*Le bras tendu, le corps en son profil,
*La tête haute, et le fer de droit fil¹,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
*Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
*Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
*Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
*En préparant au maître du tonnerre
*Le gros canon dont se moque la terre².
Des deux côtés le sang est répandu
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater*, demande un confesseur ;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.
Nos deux Anglais, lassés, sanglants, rendus,
Gisaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillants porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.
La belle sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bonjour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poison dans des yeux sans esprit !
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénévolement
Sont des mortels reçus différemment ;
Tout se façonne à notre caractère ;
Diversement sur nous la grâce opère ;
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons, et des roses.
D'Argens soupire alors que Darget rit ;

1. Voyez chant VIII, vers 308-309, et les variantes du chant XI, vers 179. (R.)

2. Ces vers se retrouvent, à quelques mots près, au chant XI, vers 188-193. (R.)

Et Maupertuis débite des fadaïses,
Comme Newton ses doctes hypothèses ;
Et certain roi fait servir ses soldats
A ses amours ainsi qu'à ses combats¹.
Tout se varie ; une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chacun se sent des mœurs de son pays :
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle est vive et légère.
D'abord nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond, et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine.
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous² ;
Il s'est placé tout auprès du beau page.
D'un air dévot lorgnant ce beau visage³ ;
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau ;
Et, voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets, et nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant
Près de Monrose allait toujours nageant⁴.

1. Ces cinq vers ne sont pas de M. de Voltaire, mais bien des éditeurs, qui savaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, et qui le faisaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonstances semblables. (K.) — N'en déplaise aux éditeurs de Kehl, ces vers, qu'ils avaient mis en variantes, me semblent incontestablement de Voltaire ; aussi les ai-je reportés dans le texte, où ils sont indispensables pour la rime. (R.)

2. Variante ; édition de 1756 :

Mais se plaisant surtout avec le page :
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à son geste, à son ton
On croit au père un reste de raison.
Le mal nouveau... (K.)

3. Variante ; manuscrit :

D'un air béain lorgnant ce beau visage.

4. Variante ; manuscrit :

Et remarquez que le moine nageant
Allait toujours près du page engageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothee, Agnès, et la Pucelle,
Qui détournèrent leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieus.

« Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis et mon âne ;
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince, et sauvé des couvents ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans,
Le tout en vain ! Le destin nous condamne
A voir périr nos travaux impuissants,
Et nos héros à perdre le bon sens ! »

La douce Agnès, la tendre Dorothee,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois,
De voir si fous des héros et des rois.

Mais que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?

On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
« La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé
Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'amour se laissera surprendre. »

Ce bon avis ne fut pas sans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.

1. Variante ; édition de 1756 :

Propre au mystère : il la guette de loin.
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le seul sage.
O muletier ! de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la subjugué, et d'un rein vigoureux
Faisant jouer le bélier monstrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades ;
Puis redoublant ses vives estocades,

Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme faisant une bonne action.

Le muletier fit tant par ses menées
Qu'il accomplit ses hautes destinées.
Il la subjugué. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune âme abrutissait l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; et chacun des galants
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raison des humains,
Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose ;
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amants : chacun pour sa maîtresse
Garda son goût, conserva sa tendresse ;
Car en amour que fait le sens commun ?
Pour Corisandre, elle obtint la science
Du bien, du mal, une honnête assurance,
De l'art, du goût, enfin mille agréments
Qu'elle ignorait dans sa triste innocence.
Un muletier lui fit tous ces présents.
Ainsi d'Adam la compagne imbécile,
Dans son jardin vivant sans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et subtile,
Telles que sont les femmes de nos jours
Sans appeler le diable à leur secours.

Il loge enfin dans toute sa longueur,
Jusques au fond, son braquemart vainqueur.
Du brusque assaut la jeune Corisandre
N'avait pas eu le temps de se défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, sans rien voir, rien entendre.
Elle attendait, en invoquant les saints,
Que l'ennemi se fût cassé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de savoir. A peine elle sentit
La volupté... (K.)

FIN DU CHANT QUATORZIÈME

DE L'ÉDITION DE 1756.